N°213 | NOVEMBRE 2026

# entrées libres



OUTILS | *5 GÉNÉRATIONS, 1 ÉCOLE*

## Et si la différence devenait une ressource ?

CAS D'ÉCOLE | [UN JEU] DANS MA CLASSE

## *"Jouer en classe, ce n'est pas que s'amuser"*

**Dossier**

# SMARTPHONES INTERDITS À L'ÉCOLE :

## des effets contrastés, mais un climat plus serein

mensuel — ne paraît pas en juillet/août — bureau de dépôt : 4020 Liège X — n° d'agréation : P302221

# SOMMAIRE


**3** **ÉDITO**
Ouvrir les intelligences, accueillir la quête de sens

**4** **AU SeGEC**
Un nouveau service de courtage en assurances au sein du SeGEC

**5** **DOSSIER**
Smartphones interdits à l'école : des effets contrastés, mais un climat plus serein


© DR

**12** **ACTU**
Résultats PISA : les premiers fruits du Pacte ?

**14** **OUTILS**
*5 générations, 1 école* : et si la différence devenait une ressource ?

**16** **CAS D'ÉCOLE**
*« Jouer en classe, ce n'est pas que s'amuser »*


© DR

**20** **CONFIDENCES**
Jean-François Husson : de l'économie au devoir de mémoire, un enseignant décoré par le Canada


© DR

**22** **LIVRES**
Étymocurieux : l'*« instructive récréation »* des mots

Les coups de cœur de Déborah


© S.Grimaud & J.Falzon, Casterman.

**25** **À L'ÉTUDE**
Le rôle clé de la direction d'école : interface entre les personnes, l'organisation et les valeurs du projet éducatif

**26** **BONS PLANS DU MOIS**
Les bons plans pédagogiques et culturels de Déborah

**28** **LE TRAIT DE PONEY**
Manif étudiants | Tous unis contre trop d'écrans !



entrées libres

Novembre 2026 / N°213
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

***entrées libres*** est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

**entrees-libres.be | redaction@entrees-libres.be**

**Rédacteur en chef et éditeur responsable**
Arnaud Michel (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 — 1200 Bruxelles

**Rédaction**
Déborah Buekenhoudt
Arnaud Michel
Pauline Jans
Gérald Vanbellingen

**Secrétariat et abonnements**
Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

**Mise en page et illustrations**
Catherine Jouret
Poney illustrations

**Membres du comité de rédaction**
Ophélie Bruynbroek
Frédéric Coché
Gaëtane de Lame
Edith Devel
Christine Grandjean
Pauline Jans
Victoria Magnette
Pierre Scieur
Gérald Vanbellingen
Déborah Buekenhoudt
Adrien Collard
Étienne Descamps
Hélène Genevrois
Pierre Henry
Catherine Jouret
Arnaud Michel
François Tollet

**Impression**
Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez le projet éducatif de nos écoles, *Mission de l'école chrétienne*, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via bit.ly/3Qgsnas

# Ouvrir les intelligences, accueillir la quête de sens

Faut-il choisir entre apprendre à raisonner et interroger le sens de l'existence ? Jean De Munck nous invite à refuser cette alternative. Philosophie et religion ne sont ni interchangeables ni nécessairement adversaires. Leur rencontre peut servir une même ambition : donner aux jeunes les ressources pour comprendre le monde, exercer leur jugement et construire librement leur chemin.

Cette ambition rejoint *Mission de l'école chrétienne*. En affirmant que l'école « *éduque en enseignant* », ce texte rappelle une responsabilité qui dépasse la transmission des savoirs et la préparation professionnelle. Il s'agit de former la personne tout entière, dans ses dimensions intellectuelle, affective, sociale, corporelle et spirituelle. Aucune ne devrait rester à la porte de l'école.

Prendre la dimension spirituelle au sérieux n'est pas soustraire les convictions à la discussion. C'est permettre de rencontrer des traditions, de comprendre leurs langages et d'interroger leurs propositions. Que faire de la souffrance ? Comment penser la justice, le pardon, l'espérance ? L'école n'a pas à dicter les réponses, mais à donner les moyens de les chercher avec rigueur et liberté.

Pour l'enseignement catholique, cette exigence engage une manière d'habiter son identité. *Mission de l'école chrétienne* invite à conjuguer enracinement chrétien, ouverture à tous et respect des convictions. Traduisons cette ambition : proposer sans imposer, témoigner sans enfermer, dialoguer sans effacer notre inspiration. La référence évangélique doit se reconnaître dans l'attention portée à chaque jeune, particulièrement au plus fragile.

L'enjeu dépasse donc la défense d'une place dans les horaires. Quelle école voulons-nous : celle qui contourne les questions de sens ou celle qui aide à les travailler ? Comprendre les convictions d'autrui, distinguer connaissance et croyance, argumenter sans mépriser : ces apprentissages doivent avancer ensemble. Une identité assumée ne devrait pas fermer le dialogue ; elle nous oblige à le rendre possible.

Ne réduisons pas l'horizon des jeunes. Offrons-leur les savoirs qui éclairent, les rencontres qui déplacent et les questions qui font grandir. Former des personnes libres, capables de conviction comme d'écoute : voilà notre responsabilité. L'école chrétienne sera fidèle à sa mission en ouvrant un espace où l'intelligence et la quête de sens puissent se féconder.

Pour atteindre ces ambitions, il est essentiel de poursuivre dans la voie d'un référentiel du cours de religion de grande qualité, de programmes régulièrement revisités et d'une formation de haut niveau de nos professeurs de religion.

▪ **Alexandre Lodez** | 09 novembre 2026



Alexandre Lodez, secrétaire général du SeGEC © Aurore Delsoir

# UN NOUVEAU SERVICE DE COURTAGE EN ASSURANCES AU SEIN DU SeGEC

**Depuis le début de ce mois de novembre, le SeGEC propose un nouveau service à ses membres. L'ASBL Assurec leur propose un accompagnement dans les missions de courtage en assurances. Un service indispensable pour les établissements scolaires quand on sait que plusieurs dizaines de sinistres de tous ordres sont quotidiennement déclarés dans notre réseau.**

L'internalisation de ce service de courtage au sein du réseau est le fruit d'une réflexion initiée par le SeGEC et partagée avec les CoDiEC sur la base d'une analyse de l'évolution du contexte et des besoins des Pouvoirs organisateurs (PO) par la Centrale de marchés.

L'objectif affiché est de pérenniser un service de qualité, proche des PO et conscient de leurs réalités et besoins. Depuis une dizaine d'années, dans le cadre des cahiers des charges de service de courtage, la Centrale de marchés a veillé à développer une approche particulièrement adaptée au contexte de nos écoles. Il s'agissait aussi d'adapter les couvertures d'assurance pour répondre à l'évolution des besoins. Enfin, il y avait la volonté d'assurer la transparence dans les coûts imputés aux PO tant par le courtier que par les compagnies d'assurance. Pendant ces années, il a été possible de trouver des partenaires avec une assise locale et partageant une approche associative.

Par la suite, l'évolution du secteur des assurances a amené des reprises, fusions ou alliances des partenaires historiques aboutissant à un actionnariat constitué de fonds d'investissement étrangers. Ces mouvements ont eu pour conséquences l'éloignement géographique des centres de décision et la déconnexion progressive des intérêts de ces décideurs par rapport à la réalité du modèle associatif.

## Les avantages de la structure interne

Si l'internalisation du service engendre des avantages en termes de vision, comme expliqué ci-dessus, elle recèle également d'atouts plus fonctionnels, administratifs et financiers. Assurec est une structure *« In house »* permettant d'assurer un service de courtage exclusivement réservé aux ASBL d'organisation des écoles ou d'aide aux écoles du réseau sans remise en concurrence dans le cadre des obligations relatives aux marchés publics.

Comme structure *« In house »*, les statuts garantissent la présence de représentants des membres dans les instances (assemblée générale et organe d'administration) et le contrôle de l'activité d'Assurec par ses membres.

Autrement dit, Assurec est une association exclusivement concentrée sur les intérêts des écoles et contrôlée par ses bénéficiaires. Sans autres intérêts, sans autres contraintes. Ce sont ces caractéristiques qui distinguent Assurec des autres courtiers.

## Une équipe expérimentée

Pour mener à bien cette mission, Assurec pourra compter sur une équipe expérimentée. Michel Dokens en prendra la direction. Il est l'un des meilleurs spécialistes des assurances adaptées au monde scolaire et au mode d'organisation des écoles libres. Florence Rasseneur rejoint aussi l'équipe. Elle a débuté sa carrière dans les services du CoDiEC du Hainaut comme responsable des assurances avant de rejoindre l'équipe d'Adesio. L'un et l'autre connaissent parfaitement les contrats conclus par la Centrale de marchés, la structure de notre organisation et les réalités de terrain des écoles.

Le service sera rapidement complété par deux autres profils pour préparer l'année 2027 et prendre le relai du bureau DAP (Degauquier and Partners) dès le 1er janvier.

▪ **Arnaud Michel**

**Plus d'informations sur : le.segec.be/DAP**

# Smartphones interdits à l'école :

## des effets contrastés, mais un climat plus serein

**Depuis la rentrée 2025, l'usage récréatif des smartphones et autres équipements connectés est interdit dans les écoles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la maternelle à la fin du secondaire, sauf exceptions pédagogiques ou liées à des besoins spécifiques. Une interdiction qui a principalement pour but d'apaiser le climat scolaire et d'améliorer les résultats des élèves. Mais éteindre les écrans à l'école suffit-il à répondre à ces enjeux ?**

Un dossier de **Gérald Vanbellingen**



© DR

Des élèves qui s'ennuient davantage dans la cour, d'autres qui ont retrouvé le goût des échanges. Certains regrettent un moyen de s'évader ou de s'isoler, tandis que d'autres se sentent plus libres sans écran. Des équipes éducatives ou psycho-médico-sociales qui observent un climat plus apaisé, d'autres qui perçoivent peu de changements. Mais aussi des jeunes qui peinent toujours à aller vers les autres ou contournent l'interdiction lorsque l'occasion se présente.

Sans trop de surprise, les retours obtenus auprès d'une petite dizaine d'écoles ont été aussi nombreux que variés. Les principaux points communs dans ces témoignages sont positifs : un climat scolaire globalement plus apaisé et une meilleure sociabilisation entre élèves. Pour dépasser ce constat général et comprendre ce qui change réellement au quotidien, Entrées libres a rencontré des élèves et l'équipe éducative du Collège Saint-André d'Auvelais. Dans cet établissement, l'interdiction du smartphone est entrée en vigueur depuis la rentrée 2024-2025, soit un an avant sa généralisation à l'ensemble des écoles de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

## Un cadre posé avant l'heure

Sur le chemin menant à l'entrée du Collège, quelques adolescents ont encore les yeux rivés sur leur téléphone portable. Certains marchent en le consultant, d'autres se sont arrêtés pour mieux l'utiliser. Mais tous le savent, dès l'entrée de l'école franchie, ils devront le ranger. Officiellement, le smartphone sera totalement éteint. Pas question pour les élèves de le mettre en mode avion ou silencieux ; une habitude que certains élèves ont dû adopter depuis deux ans désormais. *« On n'a pas attendu la directive ministérielle pour mettre cela en place »*, explique le directeur adjoint, Gilles Bokuetenge. *« Chez nous, cela fait déjà deux ans que le smartphone est interdit pour le premier degré. Aujourd'hui, on constate certains effets, comme des élèves moins connectés et qui communiquent plus dans la cour. »*



Antoine Mageren, CPE © DR

Si la décision originelle n'est pas venue d'en haut au Collège Saint-André, elle fait suite à un trop-plein du terrain. *« Avant, on devait régler énormément de soucis liés à Snapchat, à TikTok et compagnie. Les photos partagées dans des groupes, les commentaires et autres pesaient énormément sur le bien-être des élèves »*, se souvient Antoine Mageren, conseiller principal d'éducation (CPE) et auparavant éducateur. *« Lorsque l'arrêté ministériel est arrivé l'année suivante, cela nous a surtout confortés dans notre démarche. Ce n'était plus simplement une décision propre à l'école, ni qui ne concernait que certains élèves, mais une décision qui s'appliquait partout et pour tous. »*

Pas question toutefois ici de ranger les smartphones dans des casiers ou pochettes, comme c'est parfois le cas. *« On fonctionne beaucoup à la confiance, et puis il faut dire qu'on compte plus de 1.000 élèves sur le site, ce serait ingérable. Alors, des abus, on n'est pas naïfs, il y en a, mais cela reste limité. Les élèves connaissent les règles et ce qu'ils risquent s'ils les enfreignent. »*

## Plus de contacts dans la cour

Quand on laisse la parole aux élèves, le constat le plus partagé concerne la socialisation. Léna, une élève de rhéto, se souvient de ses premières années à l'école : *« Dans la cour, il y en avait plein qui étaient sur leur téléphone pour jouer plutôt que de se parler. Aujourd'hui, par rapport aux liens qui existent avec les autres, cela se passe réellement beaucoup mieux. »*

Un constat partagé par de nombreux autres élèves, mais aussi des enseignants. *« Il y a deux ans, les gamins, surtout le matin, jouaient tous sur leur gsm l'un à côté de l'autre, assis par terre. C'était radical »*, se souvient un enseignant de 1re secondaire. Depuis que le gsm est interdit, les éducatrices voient des élèves qui *« ressortent des jeux de cartes, jouent à des jeux de société dans le réfectoire, chose qui n'existait plus vraiment avant ».*

*« On a la chance d'avoir de l'espace, des terrains de sport, une ludothèque. Lorsque les enfants ne savent pas communiquer entre eux, on peut leur mettre un ballon, un jeu ou une raquette en main »*, ajoute le CPE. *« Le contact se fait plus facilement et plus calmement. »*



L'équipe d'éducatrices du Collège Saint-André d'Auvelais. © DR

## Un effet inégal selon les élèves

Cette interdiction du gsm à l'école n'a pas pour autant les mêmes effets pour tout le monde. *« Cela ne change pas grand-chose en définitive »*, explique un chef d'atelier. *« L'école était déjà très attentive à la situation avant l'interdiction. Mais il est vrai que j'observe quand même une meilleure concentration des élèves. »*

Ses élèves sont un peu plus tranchés. *« C'est une interdiction inutile »*, lâche l'un d'entre eux. *« Ok pour les arguments sur la sociabilisation, mais les élèves qui sont plus timides et qui ont du mal à aller vers les autres, ils font comment ? Est-ce qu'ils ont retrouvé ce réflexe d'aller vers les autres ? » « Non, pas du tout »*, lui répond du tac au tac une autre élève. *« Moi je suis très timide et je reste seule, c'est tout. »*

Pour certains, cette interdiction du gsm s'apparenterait donc aussi à un moyen de communication qui leur a été enlevé. Voire, pour certains, une sorte de refuge qu'on leur refuse. *« Lorsqu'on est tout seul ou quand on n'a pas spécialement envie de parler à quelqu'un, être sur notre téléphone, c'est bien pour passer le temps. Maintenant, on n'y a plus droit et c'est dommage »*, regrette cet élève de 5e.

Quant aux élèves de rhétos — qui peuvent sortir de l'école pendant les pauses ou gagner un local qui leur est dédié — l'interdiction ne semble pas changer grand-chose dans leur quotidien. *« Vu qu'on a le droit de sortir de l'école à des moments donnés, cela n'a pas beaucoup d'impact. En plus, ici, dans notre local, on bénéficie d'une certaine tolérance pour l'utilisation des gsm, même si on nous rappelle à chaque fois qu'on ne peut pas l'utiliser. »*

## Un recul du harcèlement, mais avec des nuances

Sur le harcèlement, les avis divergent. Pour le CPE, *« cela a très clairement diminué depuis qu'il n'y a plus de téléphone à l'école »*. Il pointe à nouveau les photos et les vidéos qui circulaient. *« Il y avait tellement de téléphones partout que, pour les éducateurs, c'était impossible de voir qui faisait des photos et de contrôler. Maintenant, un élève qui veut prendre une photo, on le repère tout de suite ou du moins c'est beaucoup plus flagrant. »*

Les groupes sur les réseaux sociaux n'ont évidemment pas disparu. *« Les élèves quand ils rentrent chez eux, ils se parlent, évidemment »*, relèvent des éducatrices et des enseignants. *« Ce n'est pas à l'école qu'ils s'envoyaient des trucs sur les groupes, c'était souvent après. Ce qui pouvait dégénérer assez vite. Cela n'a pas disparu. On reçoit encore des captures d'écran de discussions où des élèves sont victimes d'injures ou autres, voire de harcèlement. Mais c'est quand même nettement moins le cas qu'avant. »*

*« D'une certaine manière, la directive de la ministre nous dédouane un peu en tant qu'école si je peux dire »*, ajoute une éducatrice. *« Car ces faits ne se passent plus dans nos murs. Lorsque c'est plus grave, c'est la police qui va gérer. Cela force aussi les parents à prendre leurs responsabilités. »*

*« On pourrait donc dire que le climat scolaire est tout de même plus apaisé, même si la baguette magique pour faire disparaître l'intégralité des problèmes liés au vivre-ensemble n'a pas encore été trouvée »*, résume Antoine Mageren.



Sans smartphone, plus de contacts © DR

## Tolérance, abus et zones grises

Si le smartphone est interdit à l'école, direction, CPE, enseignants et éducateurs assument une certaine tolérance. La répression n'est pas la priorité. *« Le but, ce n'est pas de sortir la mitraillette à chaque fois qu'il y a quelque chose qui ne va pas »*, explique le CPE. *« On fait toujours de la prévention. Les élèves savent qu'après trois remarques pour un gsm, c'est deux heures de retenue. Mais dans les faits, on repère deux ou trois téléphones chaque semaine, pour plus de 1.000 élèves. Après, on sait bien que certains les utilisent, comme aux toilettes. Mais on ne peut pas tous les suivre partout. »*

Des élèves de 3e parlent de ces contournements de l'interdiction sans détour : *« On voit souvent des abus : on oublie de l'éteindre le matin, on le rallume un peu trop tôt, on l'utilise en cachette. C'est assez facile et cela va vite. »* Ils décrivent aussi des inégalités, notamment vis-à-vis des élèves de rhétos. *« Dans certains locaux, les élèves sont tous sur leur téléphone, les éducateurs rentrent et font comme s'ils n'avaient rien vu. »*

Les éducatrices en conviennent : *« C'est impossible de tout voir, on fait pour un mieux. Et puis il y a des moments où l'on se montre naturellement plus tolérant, comme en sortie scolaire. C'est la loi et l'esprit de la loi. »*

Si les sanctions varient entre écoles, au Collège Saint-André, on se refuse à confisquer les smartphones. *« On ne prend jamais le téléphone »*, assure le CPE. *« On ne prend pas le risque de voir un élève – dont le téléphone peut coûter très cher – nous reprocher de l'avoir cassé ou abîmé. Là encore, ce serait ingérable. »*

Autre particularité, les plus jeunes peuvent rallumer leur téléphone quand on se rapproche de l'heure de la fin des cours. *« Cela leur permet d'être en contact avec papa ou maman, qu'ils puissent savoir qui et quand on vient les chercher. Cela nous paraît utile, on trouve bien plus dangereux de laisser des jeunes de 12-13-14 ans aller dans la rue pour utiliser leur smartphone plutôt que d'attendre sagement à l'école »*, explique le Antoine Mageren.

## Interdiction versus Smartschool : une règle contradictoire ?

Reste une contradiction, que Léna, une élève de rhéto, formule : *« On nous demande de plus en plus de travailler via la technologie, via Smartschool, mais on nous interdit le téléphone. C'est parfois contradictoire. »* À l'étude, les devoirs sont *« pratiquement tous sur l'application »*, ce qui oblige les élèves à sortir leur téléphone.

Dès la 3e année, il existe d'ailleurs une salle de travail où l'utilisation du téléphone est autorisée pour permettre l'accès à Smartschool. Mais là encore, les éducatrices admettent certaines limites. *« On essaie de passer régulièrement dans le local, mais on sait qu'ils vont quand même sur les réseaux. On n'a pas les moyens de tout vérifier. »*

Une autre limite liée à l'interdiction du smartphone à l'école concerne les informations pratiques. L'information aurait plus de mal à circuler qu'avant. *« On nous communique des infos par l'application, mais comment on est censé le savoir si on ne peut pas regarder nos téléphones ? »*, s'interroge un élève de rhéto. *« Aujourd'hui, on finit plus tôt parce qu'un enseignant est absent, mais on ne peut pas voir le message »*, ajoute un élève de 3e. *« Finalement, ce sont ceux qui enfreignent la règle qui le voient et le disent, mais il y a sans doute moyen d'améliorer tout cela. »*

À noter pour être complet que des écrans ont été disposés au sein de l'école pour informer les élèves par rapport aux absences de professeur ou pour donner d'autres informations.

▪ **Gérald Vanbellingen**



Dans la cour, le climat général semble aujourd'hui plus apaisé. © DR

# Écrans à l'école : ni miracle, ni danger

**Face à la diversité des effets constatés sur le terrain, que dit la recherche ? Pour Maxime Résibois, responsable de projets et docteur en psychologie au CRéSaM (Centre de Référence en Santé Mentale), les écrans ne sont ni bénéfiques ni nocifs en soi. Derrière chaque usage se cache en réalité un besoin. Éteindre les écrans ou en l'occurrence interdire le smartphone peut aider, mais ce n'est qu'une réponse possible parmi d'autres. *« Une réponse qui peut constituer un levier, mais qui ne résume ni ne remplace la réflexion à mener. »***

*« Il faut d'abord essayer de comprendre à quoi sert l'écran pour la personne ou l'élève qui l'utilise »*, explique Maxime Résibois du CRéSaM. *« Derrière un usage, se trouve souvent un besoin. Celui-ci peut être très varié. Cela peut être le besoin de se distraire, d'appartenir à un groupe, de se rassurer, d'apprendre ou encore de se sentir valorisé, etc. »*

Les réactions positives reçues sur une publication peuvent renforcer l'estime de soi et le sentiment d'être accepté. Les échanges en ligne permettent aussi de maintenir des relations ou de trouver une communauté lorsqu'on se sent isolé. Ces fonctions ne rendent, toutefois, pas tous les usages bénéfiques. Les réseaux sociaux peuvent aussi exposer les jeunes à des comparaisons difficiles à vivre, à des contenus favorisant les troubles alimentaires, à la désinformation ou au cyberharcèlement. *« Mais réduire les écrans à leurs seuls dangers revient à ignorer une partie de ce qu'ils représentent dans le quotidien des adolescents »*, poursuit le chercheur.

Pour ce dernier, l'enjeu consiste donc à examiner les usages plutôt qu'à considérer le temps d'écran — une valeur souvent utilisée, car facile à mesurer — comme l'unique indicateur. Deux jeunes peuvent passer une durée similaire devant leur téléphone sans en faire le même usage ni en retirer les mêmes effets. Tout dépend notamment des contenus consultés, des circonstances et de la place que ces activités occupent dans leur vie.



© DR

*« Derrière un usage se trouve souvent un besoin qui peut être très varié. Cela peut être le besoin de se distraire, d'appartenir à un groupe, de se rassurer, d'apprendre ou encore de se sentir valorisé, etc. »* — Maxime Résibois

## Sortir des discours alarmistes

Les inquiétudes relatives aux effets des écrans sur la santé mentale sont légitimes. Elles ne justifient toutefois pas de conclure que les smartphones seraient, à eux seuls, responsables du mal-être des jeunes. *« Les effets observés dans diverses études sur le sujet sont généralement limités et les résultats ne permettent pas d'établir une relation de cause à effet simple »*, précise Maxime Résibois. *« Le lien peut d'ailleurs fonctionner dans les deux sens. Un jeune en difficulté peut se tourner davantage vers son téléphone pour se distraire, se rassurer ou chercher du soutien, tandis que certains usages peuvent accentuer son mal-être, notamment lorsqu'ils favorisent les comparaisons, l'exposition à des contenus nocifs ou les conflits en ligne. »*

Les effets dépendent donc des personnes, des pratiques et de leur environnement. *« Certaines conceptions alarmistes voient les réseaux sociaux comme une espèce de vague déferlante sur notre santé mentale, qui serait en train de détruire nos jeunes de manière presque magique »*, relève le chercheur. *« Pourtant, lorsqu'on s'intéresse à la littérature scientifique, ce n'est pas du tout ce qu'on y retrouve. »*

Cela ne signifie pas qu'il faille minimiser les risques. Le cyberharcèlement, par exemple, peut avoir des conséquences importantes. Mais le harcèlement existait avant les smartphones et ne disparaît pas nécessairement lorsqu'on interdit leur usage à l'école. *« Retirer l'outil ne va pas résoudre ces problèmes »*, *poursuit Maxime Résibois. « Le harcèlement, il se faisait avant, et malheureusement, il continuera à se produire. »*

Pour agir efficacement, il faudrait donc s'intéresser aux relations qu'ont les jeunes, entre eux, autant qu'aux outils qu'ils utilisent.

## Interdire le smartphone : des résultats contrastés

Plusieurs pays ont également instauré des restrictions concernant les téléphones à l'école. Les expériences internationales font état de certains bénéfices, comme moins de distractions en classe, davantage d'attention aux activités scolaires et, dans certains établissements, plus d'échanges entre élèves pendant les pauses. Une enquête commandée par le gouvernement néerlandais auprès de 317 écoles secondaires relève ainsi une meilleure concentration dans trois quarts d'entre elles et un meilleur climat social dans près de deux tiers.

Les résultats restent toutefois contrastés. Maxime Résibois invite à la prudence en raison de peu de preuves récoltées, de résultats *« assez contradictoires »* et d'un recul qui n'est sans doute pas encore assez important. Il cite un sondage néerlandais qui *« à côté de moins de distractions et de meilleures interactions pendant les pauses, relevait une autonomie diminuée, des difficultés à accéder à des informations pratiques comme les horaires ou les devoirs en ligne, un sentiment d'isolement chez certains jeunes et une hausse du harcèlement en face à face. Bref, là où on aurait pu penser qu'en agissant sur le cyberharcèlement on diminuerait le harcèlement en général, cela n'a, semble-t-il, pas été le cas…»*

En Australie, des travaux n'ont pas observé de différence nette entre les écoles qui interdisent les smartphones et celles qui les autorisent. Certaines ont relevé davantage de situations de harcèlement dans les premières. Au Royaume-Uni, l'étude *SMART Schools*, menée par The Lancet Regional Health – Europe dans 30 écoles, ne trouve aucune différence de bien-être entre établissements restrictifs et permissifs.



© DR



*« Il serait donc hasardeux d'en tirer une conclusion universelle »*, continue Maxime Résibois. Une interdiction peut améliorer le climat d'un établissement dans lequel le téléphone occupait une place envahissante. Elle aura peut-être moins d'effet là où les élèves l'utilisaient déjà peu en classe ou préféraient se retrouver sans écran pendant les pauses.

Au Collège Saint-André d'Auvelais, où l'interdiction existait déjà en partie avant le décret, le conseiller principal d'éducation souligne lui-même la chance d'avoir de l'espace, des terrains de sport et une ludothèque. Le contexte, les habitudes et la manière dont la règle est appliquée semblent donc compter autant que la mesure elle-même.



Maxime Résibois © DR

## L'école, entre écrans et papier

La question ne concerne pas uniquement les smartphones pendant les récréations. Elle touche aussi la place des outils numériques dans les apprentissages. Les pays scandinaves, qui avaient par exemple misé beaucoup sur le numérique à l'école, ont fait le choix politique de réinvestir davantage le papier, les livres et l'écriture manuscrite. Un choix qui ne constitue pas pour autant un retour en arrière mais qui s'apparente à un constat pédagogique. Certains apprentissages, comme la lecture ou l'écriture, sembleraient mieux fonctionner sur papier.

Cela ne signifie pas que le numérique n'a pas sa place à l'école. Une vidéo ou une animation en trois dimensions peut faciliter la compréhension d'un phénomène dynamique. En revanche, lorsqu'un document papier et son équivalent numérique proposent exactement le même contenu, l'écran n'apporte pas nécessairement de bénéfice supplémentaire. L'efficacité d'un outil dépend de ce qu'on lui demande, du contexte pédagogique et de la manière dont l'enseignant l'intègre à son cours.

## Accompagner plutôt que simplement contrôler

Pour Maxime Résibois, la prévention ne peut pas reposer uniquement sur l'interdiction ou sur des réglages techniques. Elle passe aussi par l'éducation aux médias, l'apprentissage de la régulation des émotions et une meilleure compréhension de la santé mentale. Les jeunes doivent pouvoir développer leur esprit critique, reconnaître les contenus problématiques et comprendre les effets possibles de leurs pratiques.

La présence des adultes reste également essentielle. Parents et professionnels de l'éducation peuvent aider les adolescents à prendre du recul, à parler de leurs expériences en ligne et à chercher du soutien lorsqu'une situation devient difficile. Encore faut-il disposer du temps et de l'énergie nécessaires pour les accompagner.

Cela ne veut pas non plus dire qu'il faut renoncer aux règles. Des limites peuvent être utiles pour protéger les apprentissages, préserver des moments sans téléphone ou encore favoriser les rencontres en présence. Mais une interdiction ou une règle ne remplace ni la prévention ni le travail sur les comportements. *« C'est la solution simple. Si on met la poussière sous le tapis, cela donne une impression de propreté, mais ça ne l'est pas pour autant. »*, estime le chercheur.

Il n'existe en somme pas de réponse unique, valable pour toutes les écoles et tous les jeunes. *« C'est frustrant, mais cela peut aussi être rassurant. Il n'y a sans doute pas de bonne solution, on va nécessairement se tromper à certains moments, parce qu'on ne peut pas avoir toutes les réponses à toutes les situations de tous les élèves »*, reconnaît Maxime Résibois. *« Les établissements doivent donc pouvoir expérimenter, observer les effets des mesures prises et les adapter à leur réalité. L'interdiction du smartphone peut constituer un levier, mais elle ne résume pas ni ne remplace la réflexion à mener. Au-delà de la présence ou de l'absence des écrans, l'enjeu consiste à donner aux jeunes les moyens de comprendre leurs usages, d'en tirer parti et d'en reconnaître les limites. »*

▪ **Gérald Vanbellingen**





Interdits dans les écoles, les smartphones sont quand même souvent tolérés dans certains cas précis. *« La règle et l'esprit de la règle. »* © DR

# RÉSULTATS PISA : LES PREMIE

**Le mois dernier, Entrées libres concluait son article sur les résultats des tests PISA comme ceci : *« Bien que les élèves testés en 2025 n'aient pas encore été formés selon les nouveaux référentiels du tronc commun dans le secondaire, le début de leur parcours a été marqué par le Pacte pour un Enseignement d'excellence dont la FWB récolte donc les premiers fruits. »* Dans ce numéro, nous avons voulu aller plus loin. Quels éléments peuvent être mis au crédit du Pacte pour un Enseignement d'excellence dans cette amélioration relative des résultats ?**




© Yan Krukau (pexels)

Pour réaliser ce travail, nous nous sommes appuyés sur une mise en perspective réalisée par l'ASBL Agir pour l'enseignement. Un premier rappel contextuel s'impose d'emblée. Pour faire progresser un système, il a fallu créer une dynamique collective autour d'une vision et d'objectifs partagés ; accompagnée par une gouvernance pour conduire ce changement. C'est ce qui a lié les différents acteurs autour de la table lors de la conception du Pacte.

Second rappel contextuel : pour réaliser une réforme systémique, il faut activer différents leviers, lancer différents chantiers cohérents et structurés entre eux. Le Pacte pour un Enseignement d'excellence est structuré en 5 axes et 20 chantiers. Par ailleurs, cette grande réforme s'est inspirée des pratiques observées dans les meilleurs systèmes scolaires à travers le monde.

## Comparaison n'est pas raison

Pour autant, l'ASBL Agir pour l'enseignement attire l'attention sur les limites des comparaisons. La réalité belge est diverse et explique en partie les écarts — qui se réduisent dans les tests 2025 — dans les enquêtes PISA entre la Flandre et la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le taux de pauvreté parmi les enfants en Flandre est de 8 %. Il est de 21 % en Wallonie et de 31 % en région bruxelloise. La maitrise du français (langue d'apprentissage) est également un enjeu majeur, spécifiquement à Bruxelles où une autre langue est parlée à la maison dans 37 % des cas (chiffre de 2024) contre 29 % en 2001.

De même, penser qu'il suffit de copier ce que font les pays les plus performants comme l'Estonie ou le Royaume-Uni est un piège à éviter. Avec une telle hétérogénéité en Fédération Wallonie-Bruxelles, les problématiques sont différentes. Il convenait donc de moduler les réformes en fonction du niveau de performance initial, non seulement du système mais également, à un niveau plus micro, des écoles.

Il s'agit ici de la première leçon apprise auprès des systèmes étrangers et qui a donné naissance aux plans de pilotage et aux contrats d'objectifs. En la matière, 94 % des plus de 2.600 écoles en FWB ont inscrit dans leur plan de pilotage l'objectif d'amélioration des savoirs, savoir-faire et compétences des élèves. L'amélioration du bien-être et du climat scolaire, éléments essentiels aux apprentissages, concernent 78 % des écoles. Sur la troisième marche de ce podium, on retrouve la lutte contre le redoublement et le décrochage. Pour l'ASBL Agir pour l'enseignement, il y a là un lien clair entre le Pacte et les meilleurs résultats PISA.

# RS FRUITS DU PACTE ?

## L'accent mis sur les pratiques

La priorité donnée à l'amélioration des pratiques plutôt qu'aux structures et aux ressources est un deuxième enseignement tiré de l'observation d'autres systèmes éducatifs. Depuis le lancement du Pacte, 60 % des réformes se sont centrées sur l'amélioration des pratiques et des processus. Lors des 50 dernières années, ce pourcentage était tombé à 20. Il y a donc un réel focus sur les pratiques depuis 2017.

Dans la vision du Pacte, le rôle des fédérations de Pouvoirs organisateurs ainsi que leurs ressources (particulièrement les conseillers au soutien et à l'accompagnement) ont été renforcés. Une autre conclusion tirée des observations était qu'il fallait un leadership fort pour initier et ensuite gérer la réforme. L'application en FWB a été un leadership politique avec le groupe central réunissant les décideurs et un leadership opérationnel constitué des deux co-présidents, d'une équipe pour chacun des 20 chantiers et un nouveau service de pilotage (DCO/DZ).

Le dernier enseignement mis en avant est l'importance de la pérennité des réformes. L'ASBL souligne que la gouvernance du Pacte a permis de tenir le cap malgré le changement de majorité gouvernementale en 2019 et la crise sanitaire. Elle se réjouit du gain de neuf places pour la FWB dans le classement PISA après un peu plus de 6 ans de mise en œuvre des réformes — en tenant compte des années largement perturbées du Covid.



© Andy Barbour (pexels)

## Des chantiers qui avancent

L'actualité est particulièrement centrée sur l'enseignement secondaire. C'est, en effet, à ce niveau que les tensions ont été importantes ces derniers mois, et depuis le début de cette législature. Même si des clarifications doivent encore être apportées, on connait désormais la structure de la fin du tronc commun en 2e et 3e secondaires.

Ces éléments ne doivent pourtant pas éclipser le travail colossal mené depuis plusieurs années du côté de l'enseignement fondamental qui a mis en place les premières réformes du Pacte.

Sur les 20 chantiers, 7 sont considérés comme terminés ou très bien avancés et 8 comme en bonne voie. Prenons-en deux dont les actions peuvent éclairer le fait que la FWB résiste mieux que les autres dans les classements PISA.

Parmi les 7 chantiers terminés, il y en a un dont on parle peu mais qui constitue la base de la pyramide : le renforcement de l'enseignement maternel. En instaurant un référentiel qui balise les apprentissages auquel ont été formés plus de 15.000 enseignants, en rabaissant l'âge de scolarité obligatoire à 5 ans, le Pacte pour un Enseignement d'excellence s'est ainsi construit.

L'autre exemple que nous mettrons en avant est la mise en place des écoles en dispositif d'ajustement (EDA) visant à accompagner les écoles en grande difficulté. Cet accompagnement et les moyens additionnels y afférant sont prévus pour 3 ans. Pour les 20 écoles (environ 130 écoles actuellement) qui sont entrées dans le dispositif en 2020, les résultats parlent d'eux-mêmes. 75 % des écoles ont constaté une hausse des résultats scolaires, 95 % des écoles ont vu une diminution accélérée du taux de redoublement. Enfin, l'absentéisme a chuté dans une grande majorité des écoles concernées.

## Le meilleur reste à venir

Le temps que les réformes se mettent en place, on peut considérer que le potentiel d'amélioration est encore grand. Les prochaines enquêtes devraient avoir lieu en 2029 et en 2033, passant de trois à quatre ans entre deux évaluations. Elles seront extrêmement attendues et instructives puisqu'un enfant qui était en 3e maternelle en 2020 aura 15 ans en 2030, âge auquel sont interrogés les jeunes dans le cadre de PISA.

Tout est-il rose et parfait ? Non, évidemment. Cependant prendre parfois le temps de jeter un œil dans le rétroviseur et de constater le chemin parcouru, même si parfois il a été sinueux, peut contribuer à relancer une dynamique positive.

▪ **Arnaud Michel**

# 5 générations — 1 école :

## ET SI LA DIFFÉRENCE DEVENAIT UNE RESSOURCE ?

**Baby-boomers, la génération X, la génération Y, la génération Z, la génération Alpha : à l'école, jusqu'à cinq générations se croisent chaque jour, avec leurs codes, leurs mots et leurs attentes. Avec *5 générations — 1 école*, Ludivine Halloy et Anaël Henry proposent un guide et surtout un outil, pour regarder cette diversité sans la juger.**

Salle des profs, jeudi, 12h30. Une enseignante proche de la retraite aimerait que la réunion se déroule de vive voix. Son jeune collègue, lui, a déjà tout envoyé par message. Entre eux, ce n'est pas une question de caractère, c'est une question de génération. Dans la classe d'à côté, les élèves ont encore d'autres codes, d'autres mots, un autre rapport à l'écran et à l'autorité.

Dans les entreprises, on parle de cette cohabitation depuis plus de dix ans. À l'école, beaucoup moins. C'est ce silence qui a poussé Anaël Henry à creuser la question, avant d'en tirer, avec Ludivine Halloy, un livre et une boîte à outils : *5 générations — 1 école* , paru chez Atzéo en mai 2025.



Les avatars de Anaël Henry et Ludivine Halloy. © DR

**Retrouvez les ressources gratuites :**

**le.segec.be/5gen1ecole**

### Une idée née en formation

Tout part des formations au coenseignement qu'Anaël Henry, formatrice à l'Institut de formation de l'enseignement catholique, donne à l'époque. Les participants formulent souvent la même remarque : *« Je ne travaille pas comme ma collègue. »* Elle se documente, dessine des graphiques, les présente à ses collègues pour rappeler qu'un bon accompagnement doit tenir compte de ces différences de regard sur le travail. L'intérêt est tel qu'on l'encourage à aller plus loin, jusqu'à la mettre en relation avec un éditeur, Atzéo.

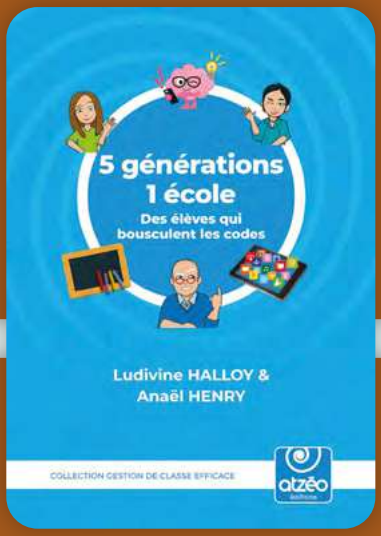
Pour l'accompagner, il fallait un autre regard. Ce sera celui de Ludivine Halloy, conseillère pédagogique au SeGEC, spécialiste des élèves à besoins spécifiques et déjà autrice d'ouvrages sur la dyslexie ou la dyspraxie. Le terrain n'est pas tout à fait le sien, et c'est tant mieux. *« On se ressemble sur certaines choses, mais on a aussi des profils très différents. La fusion des deux donne quelque chose de très qualitatif »*, explique Anaël Henry.

Deux ans de travail sont nécessaires. Les autrices épluchent une littérature largement anglo-saxonne qu'il faut adapter au contexte occidental, car ces générations n'ont de sens que dans une culture et une histoire données. Elles reçoivent des enfants et des aînés, consultent des spécialistes, rencontrent même une infirmière en soins palliatifs pour sortir du cadre scolaire. Un questionnaire en ligne récolte plus de 400 réponses en deux semaines.

### Des générations, mais pas des cases

Cinq générations donc : baby-boomers, X, Y, Z et Alpha. Mais attention aux raccourcis. Parmi les regards qui ont fait avancer l'ouvrage, celui de Luc de Brabandere, qui en signe la préface, a été décisif. Il leur rappelle sans détour que les générations sont des catégories, c'est-à-dire des constructions. Les autrices en ont tiré une leçon essentielle, qui traverse tout le livre : ce n'est pas la date de naissance qui détermine un profil, mais le contexte, l'éducation, l'histoire de chacun. Beaucoup d'enseignants, par exemple, sont enfants d'enseignants et se sentent plus proches de générations plus anciennes que la leur. Rien de grave : l'objectif n'est pas d'enfermer qui que ce soit dans une case.

Le propos est d'une autre nature. *« Même si on ne voit pas la vie de la même manière, personne n'a une meilleure vision qu'un autre. C'est la complémentarité qui est une richesse »*, insiste Anaël Henry. Ce regard bienveillant vaut aussi pour les




**Ludivine Halloy et Anaël Henry,**

*5 générations — 1 école,*

Atzéo éditions, 40€.

élèves, sur lesquels les adultes projettent parfois beaucoup d'inquiétudes. Les autrices défendent l'inverse : leur cerveau s'est adapté à l'environnement dans lequel ils grandissent, et c'est aux adultes, avec leur expérience, de les guider.

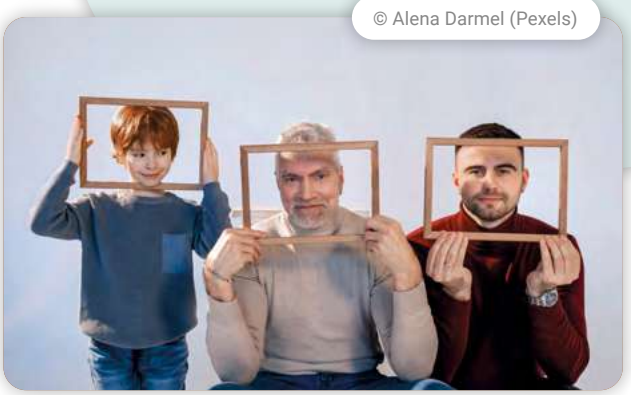
## Entrer par les besoins

Pour structurer cette réflexion, les autrices ont fait un choix qui parlera à tous les enseignants : la pyramide de Maslow. Elle a ses limites, et le livre les assume, en rappelant que les besoins ne sont pas strictement hiérarchisés. Néanmoins, elle offre un cadre que chacun connaît depuis sa formation initiale. L'ouvrage se compose ainsi de deux grandes parties, l'une consacrée aux cinq générations, l'autre aux besoins, des plus physiologiques au lien social, en passant par la sécurité ou la reconnaissance.

La force de cette construction est de permettre à chacun de partir de ce qu'il vit. Un élève qui demande sans cesse d'aller aux toilettes ? On ouvre le chapitre des besoins primaires. Un groupe dans lequel le lien social est fragile ? On commence par là. *« Les besoins restent les mêmes, mais la manière de les exprimer est différente »,* résume Anaël Henry. La communication en offre un bon exemple : le besoin d'échanger est universel, mais on le satisfait par un appel, un SMS ou un vocal selon son âge.

Le livre se lit d'ailleurs dans le désordre. Certains entrent par la page des *« cocktails générationnels »,* qui rencontre un succès inattendu. D'autres préfèrent les fiches d'identité de chaque génération. Les plus littéraires lisent de la première à la dernière page. Bandes dessinées, humour, cas pratiques, avatars des autrices : tout est fait pour que la lecture reste légère, y compris pour un public qui n'a plus toujours le temps de lire.

© Alena Darmel (Pexels)



## Des outils concrets et gratuits

Au-delà du livre, c'est bien un outil que cet ouvrage entend être, au service de l'ensemble de l'école. Il est accompagné d'environ 70 ressources, téléchargeables gratuitement, même sans acheter l'ouvrage. Les unes s'adressent aux élèves, comme ces outils de planification pour les plus jeunes qui peinent à s'organiser. Les autres s'adressent aux adultes, comme cette grille de réflexion sur le coenseignement, inspirée des travaux de Nancy Granger, qui aide à aborder la peur d'être jugé ou celle de mal faire.

Une fiche sur l'aménagement de la classe, conçue avec l'aide d'un architecte d'intérieur, rappelle, par exemple, que certaines couleurs de murs favorisent la concentration quand d'autres la compliquent, et qu'une classe saturée de décors peut fatiguer des élèves déjà fragiles sur le plan attentionnel. Une attention à l'élève individuel qui doit beaucoup au regard de Ludivine Halloy.

## Un succès qui dépasse l'école

Depuis la sortie du livre, les autrices enchaînent les conférences en Fédération Wallonie-Bruxelles, et reçoivent des sollicitations du Luxembourg et de la France. Un format qui tient du spectacle : elles y invitent le public à retourner dans son enfance pour comprendre que le cerveau des enfants d'aujourd'hui s'est construit dans d'autres conditions que celui de leurs aînés. Le public n'est d'ailleurs pas uniquement enseignant : on les invite aussi dans le milieu médical, où les générations se croisent tout autant.

La matière, elle, ne cesse de bouger. Le lexique de la génération Alpha évolue si vite que les autres doivent ajuster cette partie de la conférence presque à chaque fois, en s'appuyant sur ce que les enseignants observent en récréation. Une suite est d'ailleurs envisagée, consacrée aux générations Alpha et Bêta, cette dernière regroupant les enfants nés après l'arrivée de l'intelligence artificielle.

En attendant, le livre se consulte au gré des besoins. Peut-être de quoi regarder d'un autre œil la collègue qui préfère les appels aux messages, ou l'élève dont on ne comprend pas tout à fait le langage. Car, comme le rappellent les autrices, *« ensemble, on est plus forts »*.

▪ **Pauline Jans**

# « Jouer en classe, ce n'e

**Dans le cadre du plan de développement professionnel (PDP), les deux implantations de l'École Sainte-Marie de Florennes (Morialmé et Fraire) se sont lancées dans un projet original et ambitieux. Intégrer des jeux de société dans le quotidien des élèves pour développer une manière d'apprendre plus active, plus inclusive et qui favorisent l'autonomie ainsi que la solidarité entre élèves. Sans oublier d'impliquer les parents.**

Sur les tables et dans des caisses, des dizaines et des dizaines de jeux de société. Des jeux pour les tout-petits, d'autres adressés à des enfants un peu plus grands ou encore des jeux de société *« adultes »* mais qu'il est tout à fait possible d'adapter pour un public plus jeune. Dans la classe, aucun élève, mais bien une petite vingtaine d'enseignantes accompagnées de leur directrice. Enthousiastes et motivées, elles s'étaient toutes rassemblées en cette journée pédagogique pour faire avancer un projet original qui entend mêler jeux de société, apprentissages plus actifs et développement des compétences. Le tout avec une ambition supplémentaire, celle de tenter d'impliquer davantage les familles dans la scolarité de leur enfant.

*« L'année passée, on avait travaillé les contes »*, se souvient la directrice de l'École Sainte-Marie, Laurence Plennevaux, *« ce qui avait permis aux enfants de travailler énormément de compétences autour de ce thème central et transversal. Ensuite, pour montrer aux parents l'étendue du travail réalisé, on les avait invités au cours d'une soirée. Chaque classe s'était alors transformée en un endroit de découvertes et d'expériences qui transposait l'univers d'un conte en particulier. Les enfants étaient enchantés de pouvoir montrer ce qu'ils avaient appris et les parents de découvrir tout cela activement. Un succès qui a été le point de départ de ce nouveau projet lié aux jeux de société. »*



Laurence Plennevaux, la directrice © DR

Un projet pour lequel cette journée de formation et de tests constitue la première étape. Ensuite, après les vacances d'automne, ce sera au tour des élèves de les tester et de se les approprier. Un peu plus tard dans l'année, les parents seront ensuite invités à découvrir ce qui aura été réalisé autour des jeux, et à les tester eux-mêmes bien sûr !

## Un speed gaming pour se former

*« Je vous propose de commencer par une activité de speed gaming »*, explique d'entrée Raphaël Sentjens, papa d'élèves à l'école et formateur pour l'ASBL [Un jeu] dans ma classe. *« L'idée, avec Thibaut (Quintens), mon acolyte, c'est de vous proposer de découvrir une série de jeux par groupe, de les tester rapidement et puis de tourner entre les tables. À chaque rotation, une des enseignantes va expliquer le jeu qu'elle aura pu tester aux suivantes, ce qui vous permettra déjà d'aller un peu plus loin dans la réflexion. »*

Pour le groupe de Camille (polyvalente en P1-P6 à Morialmé), Nathalie (institutrice à Fraire) et Alexandra (psychomotricienne maternelle à Morialmé et Fraire), le premier jeu à découvrir répondait au doux nom de *Keskifé*. Un jeu dans lequel tous les joueurs doivent mimer une même action, mais l'un d'entre eux… n'a pas connaissance de l'action à mimer. Il devra alors essayer de singer ses adversaires sans se faire prendre.



*« C'est très fun ! »*, réagissent les trois enseignantes après avoir testé *Keskifé*. *« Cela travaille la confiance en soi, cela peut être un bon brise-glace, cela permet d'améliorer la collaboration, le mouvement dans l'espace, etc. Une bonne pioche, surtout qu'il est très rapide. On imagine bien quelques variations pour le cours de français avec des fiches personnalisées où on ne retrouverait*

# est pas que s'amuser »

*que des verbes d'un seul type par exemple. » « Pour les maternelles, je me vois bien l'utiliser aussi en remplaçant les phrases par des images. C'est une bonne entrée en matière »*, se réjouit Nathalie.

Ces enseignantes ont ensuite pu tester *MicroMacro* — un jeu d'enquête, de structuration spatiale, de logique et d'observation sur une carte physique en noir et blanc — mais aussi, *Clefs Magiques* — un jeu de stop ou encore accessible dès 5 ans — ou encore, *Feelings*, le jeu des émotions. *« Feelings, on l'imagine bien aussi en classe avec les plus grands. Qu'ils puissent parler librement de leurs émotions et développer leur empathie par rapport à des situations données, ça nous paraît être ultra-intéressant. Peut-être plus encore si on change les cartes émotions proposées par le jeu de base avec des émotions plus simples à comprendre. On mixerait aussi bien le jeu avec une valise pédagogique basée sur les émotions justement. Cela pourrait rendre le tout encore plus efficace. »*

## On débriefe et on prépare la suite

Après les tests, Raphaël Sentjens et Thibaut Quintens proposeront de passer à un débriefing. *« Pour nous, il est important de voir quels jeux ont séduit ou non, et pourquoi. De manière à ce qu'on puisse établir une liste de jeux ensemble que vous pourrez travailler en classe, mais aussi le catalogue de vente que l'on proposera aux parents. On a évidemment accès à plein d'autres jeux encore, dont certains qu'on va vous présenter ici en vidéo. Ensuite, on pourra déjà envisager la soirée que vous imaginez avec les parents et les élèves »*.



© DR

À signaler que la vente de jeux imaginée s'inscrit dans ce projet global. Un pourcentage des ventes sera reversé à l'école, de quoi financer l'achat des jeux utilisés en classe, en acheter d'autres, acquérir du matériel ou financer d'autres projets scolaires.

Parmi les dizaines de jeux testés, les coups de cœur des enseignantes se sont portés sur *Feelings*, *Escargots*, *MicroMacro* ou encore *Clefs Magiques*. Pas mal d'autres jeux devraient débarquer dans les classes prochainement. *« On joue déjà en classe, mais pas de manière régulière »*, déclare Lisa, enseignante en P3-P4 à Fraire. *« Je trie un peu les jeux par matière, comme avec la gamme mathématique du jeu Tam Tam, par exemple, qui cible une compétence en particulier. Le fait est que la mise en place et l'explication de certains jeux demandent déjà beaucoup de temps. Ici, avec la formation, on va pouvoir gagner ce temps même si tester 4 ou 5 jeux avec les élèves, ça restera un défi. »*

*« Personnellement, j'adore les jeux de société »*, ajoute Léa, enseignante polyvalente à Morialmé. *« Pouvoir transmettre cette passion aux élèves, c'est très chouette. Surtout qu'on observe qu'ils ont de plus en plus de difficultés à respecter des consignes qui peuvent sembler très simples. Le gros plus à mon sens, c'est qu'on rattache les jeux de société aux compétences et apprentissages du programme, dont les visées transversales. Cela nous permet d'avancer sans que les élèves se rendent forcément compte qu'ils travaillent. Le tout en ajoutant le plaisir du jeu. La soirée avec les parents où les élèves leur expliqueront les règles, et les amèneront à jouer, ce sera aussi un des moments forts du projet. Ils vont être motivés pour venir, c'est sûr ! »*

Si, au terme de la journée, la soirée avec les parents n'était pas encore 100 % définie, les grandes règles du projet semblaient en revanche bien comprises. *« On est à fond dans ce projet »*, conclut la directrice avec enthousiasme. *« On entend bien démontrer que jouer en classe ce n'est pas que s'amuser. Si en plus des compétences, on parvient bien à rattacher ce projet aux valeurs qu'on prône à l'école comme la solidarité, l'autonomie, la coopération et le respect, ce sera vraiment parfait ! »*




© DR

# [Un Jeu] dans ma classe veut créer une culture ludique à l'école

[Un Jeu] dans ma classe est un projet qui a été lancé par Act in Games, une maison d'édition et de création de jeux de société belge, basée à Oret (Mettet) dans la province de Namur. Depuis presque dix ans, ce projet porte une conviction forte : celle de promouvoir le jeu comme un réel outil d'apprentissage. Pour atteindre cet objectif, ce sont tout d'abord des dizaines et des dizaines de fiches pédagogiques et/ou des dossiers d'accompagnement qui ont été conçus à partir de jeux de société existants. Réalisées dans le cadre de ce projet par l'équipe de Jeumaide — Elsa Antunes et Nathalie Lambert, deux enseignantes primaires et ludopédagogues — les fiches pédagogiques mettent en avant les compétences travaillées par chaque jeu, les intelligences mobilisées, les prérequis, les objectifs ou encore un descriptif et des conseils quant à l'utilisation de chaque jeu par tranche d'âge. Mais ce n'est pas tout. Elles contiennent également des conseils pour créer une activité autour du jeu, des aides de jeu, des pistes pour des déclinaisons diverses, des retours d'expériences vécues en classe, sans oublier deux grilles. La première, d'observation, permet à l'enseignant de conserver une trace des compétences travaillées, élève par élève. La seconde, d'auto-évaluation, comme son nom l'indique, permet à l'élève de s'auto-évaluer après l'activité. Les dossiers d'accompagnement vont encore plus loin. Pour le jeu *Feelings* par exemple, ce sont un dossier riche de 71 pages, 8 activités et un outil bonus qui vous sont proposés. Difficile de faire plus complet.

## Le projet passe à la vitesse supérieure

*« Désormais, notre projet [Un Jeu] dans ma classe veut passer à la vitesse supérieure »,* se réjouissent Raphaël Sentjens et Thibaut Quintens. *« On a vraiment la volonté de faire émerger une véritable culture ludique au sein des écoles. »* Comment ? En menant à bien des projets comme celui lancé à l'École Sainte-Marie de Florennes, mais aussi en permettant, par exemple, à une école de développer sa propre ludothèque ; à des élèves de rencontrer un créateur de jeux ou un influenceur ludique ; à une école de créer un événement autour du jeu ou encore à une ou plusieurs classes de créer leur propre jeu de société de A à Z.

### Plus d'informations :

[Un Jeu] dans ma classe : **le.segec.be/UnJeuDMC**
Jeumaide : **le.segec.be/Jeumaide**
Blackrock Games : **blackrockgames.fr**



Raphaël Sentjens et Thibaut Quintens © DR




© DR

## Une formation qui répond aux besoins de l'école

Ce projet porté par l'École Sainte-Marie de Florennes qui consiste à se servir de jeux de société comme un réel outil d'apprentissage comporte plusieurs dimensions : les apprentissages, le lien avec les familles et le plaisir de jouer. Mais il a aussi émergé dans le cadre du plan de développement professionnel (PDP) qui s'inscrit au sein de l'IFEC (Institut de formation de l'enseignement catholique). Ce plan articule les besoins d'une école avec des objectifs de formation. *« Depuis plusieurs années, on a pu constater que les élèves ont de plus en plus de difficultés à respecter des règles, à attendre leur tour, à gérer la frustration, la coopération, ou encore à organiser leur travail »*, explique Laurence Plennevaux, la directrice. *« Des difficultés qui ont des répercussions sur les apprentissages, mais aussi dans les relations avec les autres de manière générale. Sans oublier que l'implication de certaines familles dans le suivi scolaire est parfois limitée, ce qui fragilise le partenariat école-parents. »*

Des constats que l'école avait formulés dans son PDP en se demandant justement si le jeu de société pouvait *« offrir aux élèves une manière d'apprendre plus active, plus inclusive, tout en développant leur autonomie et leur coopération »*.




**CONCOURS**

## *FEELINGS*, le jeu des émotions

Pour vous permettre de tester vous aussi des jeux de société en classe ou à la maison, Entrées libres vous permet de remporter l'un des 5 exemplaires de *Feelings*, le jeu des émotions. Un jeu qui avait conquis les enseignantes de l'École Sainte-Marie, mais pas que ! Écoulé à plus de 120.000 exemplaires, traduit dans plus de 10 langues, c'est tout simplement un best-seller au niveau mondial.

Unique en son genre, il invite les joueurs – dès 8 ans – à partager leurs ressentis à travers des situations variées qui pourraient être vécues à l'école, en famille, entre amis ou en société. Pour ce faire, chaque joueur est invité à se positionner sur l'une des émotions proposées dont il se sent le plus proche. Il échange ensuite un regard avec son partenaire et mise sur l'émotion qu'il pense choisie par celui-ci. Si l'objectif ludique consiste à trouver l'émotion de l'autre, les joueurs pourront apprendre à mieux se connaître et à développer leur empathie. À signaler que de nombreuses extensions existent pour couvrir des thèmes spécifiques. Comme les addictions, le harcèlement, le bien-être animal, le vivre-ensemble ou encore la malvoyance.

**Pour participer, restez connectés sur les réseaux sociaux du SeGEC : le.segec.be/m/SeGEC**

▪ **Gérald Vanbellingen**



# JEAN-FRANÇOIS HUSSON :

## de l'économie au devoir de mémoire, un enseignant décoré par le Canada

Jill McKnight, ministre des Anciens Combattants du Canada et ministre associée de la Défense nationale et Jean-François Husson. © DR

**En ce mois de novembre, Entrées libres est allé à la rencontre d'un enseignant au parcours aussi riche qu'atypique. Jean-François Husson, 60 ans, a multiplié les expériences professionnelles avant de devenir enseignant. Aujourd'hui, il partage son temps entre ses cours à l'Institut d'Enseignement Supérieur de Namur (IESN, Hénallux) et ceux à l'UCLouvain. Mais pas seulement ! Cet économiste, spécialiste en finances publiques et financement des cultes, est aussi un passionné de l'histoire militaire. Un travail de mémoire bénévole qui lui a valu, il y a tout juste quelques mois, une distinction du gouvernement canadien.**

Rien ne destinait au départ Jean-François Husson à l'enseignement. Après des études d'économie à l'Université de Namur et un stage effectué en Grande-Bretagne, il travaille d'abord comme consultant chez Andersen Consulting (devenu depuis Accenture) où il accompagne des entreprises en pleine mutation. Il passe ensuite par plusieurs cabinets ministériels ou encore l'administration des finances. C'est en formant des adultes en reprise d'études à l'ISCO (Institut supérieur de culture ouvrière) qu'il prend goût à la transmission. En 1999, il dispense le cours d'économie sociale destiné aux futurs assistants sociaux de ce qui deviendra l'Hénallux. Il donne par la suite d'autres cours à l'IESN, à l'UCLouvain ou encore à l'ULiège. Hyperactif, il crée entre-temps un centre de recherche qu'il baptise C.R.A.I.G. (Centre de Recherche en Action publique, Intégration et Gouvernance), *« vu ma ressemblance physique évidente avec Daniel Craig »*, précise-t-il en rigolant. Spécialisé en finances publiques, mais également en financement des cultes, il soutient sa thèse en 2022. Le tout après avoir réalisé son doctorat en horaire décalé. *« Ce qui m'a pris environ une douzaine d'années, le soir et le week-end vu mes engagements. »* Une thèse qui lui permet de passer du statut de vacataire à celui de cadre définitif à l'UCLouvain. Enfin, après 25 ans d'enseignement, il vient d'être nommé à l'Hénallux.

### Un enseignant aux multiples facettes

Aujourd'hui, il y enseigne notamment les finances publiques et les marchés publics en droit, ainsi que la comptabilité. À l'UCLouvain, il est, entre autres, en charge des finances publiques dans le master en politique économique et sociale à la Faculté ouverte de politique économique et sociale. Ce master est organisé en horaire décalé pour des adultes en reprise d'études. Jusqu'à l'an dernier, il assurait également une petite charge de cours à l'ULiège. Si au cours de sa carrière, il n'a finalement goûté que brièvement à l'enseignement de promotion sociale, il garde un faible pour les adultes en reprise d'études. *« Tout d'abord, c'est un public très motivé, qui a déjà pris du recul sur son métier. On peut partir de leurs questionnements, de leur vécu »*, précise Jean-François Husson. *« Et si la leçon prévue ne se passe pas comme prévu, ce n'est pas grave : on s'accroche à la réalité. »*

Avec les étudiants de cursus classique, le tableau est parfois plus nuancé. Jean-François Husson pointe deux difficultés. *« Ils ne suivent pas l'actualité ou très peu, surtout en première année. Quand je leur dis : "Vous avez vu qu'on vient d'adopter tel budget et que cela a tel impact dans votre secteur ?" Souvent, certains se demandent de quoi je parle. »* Une tendance qui se serait accentuée au fil du temps. *« Il y a quelques années, les parents ou les grands-parents avaient encore le journal à la maison ou regardaient le JT. Désormais, c'est plus rare et du coup cet ancrage disparaît, au point que j'ai parfois peur de prendre des exemples, de*

*peur de les perdre »*, glisse-t-il à moitié en boutade. Pour y remédier, il a créé un groupe Facebook dans lequel il partage des articles de presse, des travaux de centres de recherche, des publications de la Banque nationale ou encore des offres d'emploi. Autrefois, la moitié, voire les deux tiers de l'auditoire le rejoignaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 10 %.

*« La deuxième difficulté que je rencontre concerne justement la motivation et l'implication de certains étudiants. Si l'on n'explique pas précisément à quoi sert une matière technique, certains sont perdus. Heureusement, beaucoup s'accrochent, mais cela me questionne parfois. Est-ce que certains étudiants se rendent bien compte du métier vers lequel ils s'orientent ? »*

Mais quel que soit le public auquel il s'adresse, l'un de ses fils rouges en tant qu'enseignant est étroitement lié à sa passion pour l'histoire militaire. Pour expliquer le développement durable, il évoque par exemple Vauban et la gestion des forêts. Pour la fiscalité, il rappelle que les révolutions anglaise, américaine et française sont nées de questions fiscales. *« J'invite mes étudiants à se placer dans une perspective historique. Parfois, cela permet de mieux comprendre le présent. »* Un réflexe d'historien qui l'a, par un tout autre chemin, mené jusqu'au Canada.

## Une distinction venue du Canada

Le 3 juillet dernier, à Poperinge, Jean-François Husson a reçu une distinction pour son travail de mémoire. Une distinction décernée par Jill McKnight, ministre canadienne des Anciens Combattants. Il faut dire que depuis plus de dix ans, ce passionné documente l'histoire des soldats canadiens et britanniques passés par la région namuroise. Ses recherches portent notamment sur les soldats canadiens ayant servi en Belgique durant les deux guerres mondiales. Comme le Royal 22e Régiment, les soldats inhumés dans la région, le Corps canadien en 1918-1919 ou encore le rôle des forces canadiennes durant la Seconde Guerre mondiale. Depuis 2020, il organise aussi le Remembrance Sunday (qui s'est tenu le 8 novembre) au cimetière de Belgrade, à Namur, où se trouvent 250 tombes du Commonwealth — dont 44 tombes de soldats canadiens. Selon Jean-François Husson, c'est d'ailleurs la seule cérémonie de ce type organisée en Wallonie.

Une passion pour l'histoire militaire qui est née lors d'une visite de musées en Grande-Bretagne. *« C'est là, en dehors de la Belgique, que je découvrais que les sièges de Namur de 1692 et 1695 occupaient une vraie place dans l'histoire militaire britannique alors que chez nous, ils étaient minorés. Ça m'a permis d'y voir des liens avec la création de la Banque d'Angleterre, avec la naissance de l'artillerie britannique et avec la présence de soldats irlandais catholiques dans l'armée protestante. J'ai alors largement tiré sur le fil. »*

Un filon qui va lui permettre de faire des découvertes importantes qui le mèneront à cette distinction. Une distinction qui rejoint en outre le monde scolaire. En effet, le département paramédical de l'Hénallux participe à la cérémonie. Un étudiant y dépose symboliquement une gerbe sur la tombe d'Elsie Gladstone, seule infirmière britannique inhumée en Wallonie. Ensuite, comme chaque année, des élèves d'une école secondaire d'Andenne réceptionnent les gerbes et guident les personnalités. Eux-mêmes en déposent une sur la tombe d'un des plus jeunes soldats et prennent la parole. Pour préparer ce moment et lui donner de la profondeur, Jean-François Husson leur rend visite chaque année pour expliquer, de façon très vulgarisée, l'histoire commune des Britanniques et des Belges. *« Pour moi, c'est important : ce sont nos valeurs. »*

▪ **Gérald Vanbellingen**



Remembrance Sunday 2025. Aurian De Neyer, étudiant en soins infirmiers à l'Hénallux, dépose la gerbe du Queen Alexandra © DR

### Si vous aviez une baguette magique, que changeriez-vous dans l'enseignement ?

*« Je commencerais par m'attaquer au financement. Notre enseignement, en particulier le secondaire, coûte cher comparé à d'autres pays, pour des résultats PISA et des inégalités peu flatteuses. Je suis solidaire de bien des revendications, mais refinancer sans réformer, c'est verser de l'eau dans un panier percé. Pour moi, il faut surtout des solutions structurelles. Pour y arriver, je m'inspirerais plutôt de l'autonomie de gestion des hautes écoles. Je faciliterais le partage d'équipements entre écoles voisines qui proposent la même option. Enfin, je m'attaquerais à la charge physique et mentale des enseignants. Beaucoup de collègues de mon âge sont sur les rotules. Pourquoi dès lors ne pas leur ouvrir des passerelles, notamment vers la formation d'adultes ? Dans un autre registre, je m'attaquerais aussi à la nomination en haute école. Pour être nommé, seule compte l'ancienneté en nombre de jours prestés. La production scientifique, elle, n'est pas prise en compte. À l'UCLouvain, où l'on évalue l'enseignement, la recherche et le service à la société, j'ai été nommé bien plus vite. »*

# *ÉTYMOCURIEUX :*

# L'« *INSTRUCTIVE RÉCRÉATION* » DES MOTS



**Saviez-vous que votre « *copain* » est, littéralement, celui avec qui vous partagez votre pain ? C'est le genre de déclic que Sébastien Grimaud, alias Étymocurieux, provoque chaque jour auprès de près d'un million d'abonnés sur Instagram. Ancien professeur de lettres, il publie *La Curieuse histoire des mots*, illustré par Joseph Falzon. Il nous explique pourquoi la curiosité est tout sauf un vilain défaut.**

## Comment est né « *Étymocurieux* » ?

*« Ça part de loin. Enfant, j'étais déjà passionné par la langue et la poésie. J'ai commencé le latin à 10 ans. Je suis devenu professeur de lettres et j'ai enseigné pendant sept ans les lettres et la musique dans l'Éducation nationale. Puis, pour plein de raisons, j'ai tout quitté et je suis parti vivre dans le sud de la France. Avec beaucoup de temps libre et presque par ennui, j'ai posté sur Instagram de petites pastilles d'étymologie. Les gens en redemandaient, alors j'ai continué. Je n'avais aucun projet de devenir créateur de contenu, c'est arrivé par hasard, même si cela demande beaucoup de travail. »*

## Qu'est-ce qui relie le prof d'hier au créateur d'aujourd'hui ?

*« L'envie de transmettre. Très jeune, j'adorais l'école et je me voyais y passer ma vie. Être prof était une manifestation de cette envie, Étymocurieux en est une autre. Je veux parler de culture de manière créative, avec humour, pour que ce soit accessible à tous. Ce n'est pas du scolaire : c'est ludique, mais sourcé et clair. »*



Sébastien Grimaud © Sand Cct

## On entend que les jeunes ne savent plus parler français…

*« Je n'y adhère absolument pas, c'est objectivement faux. Le français n'a jamais eu autant de locuteurs : entre 400 et 500 millions, c'est la quatrième langue la plus parlée au monde. Ce discours est surtout tenu par des personnes d'un certain âge. Si elles souhaitent que les jeunes parlent mieux, qu'elles leur transmettent la langue, à leurs enfants, à leurs petits-enfants. »*



## Pourquoi publier un livre, et sous cette forme ?

*« Plusieurs éditeurs m'ont contacté face au succès des vidéos, dont Casterman. Je voulais un livre à l'image de ce que je fais sur les réseaux : dynamique, joyeux, visuel, avec de l'esprit. Casterman m'offrait cette liberté de recourir au dessin et à l'humour. Leur idée de départ était de mettre mes vidéos en bande dessinée ; nous avons finalement opté pour un format hybride. Le texte permet de développer, le dessin casse un ton qui serait trop académique. Des livres de linguistique, il y en a plein, mais je voulais montrer que l'étymologie n'est pas poussiéreuse. »*

## Comment avez-vous choisi les sujets ?

*« Compiler mes mots préférés ou faire un mini-dictionnaire me semblait peu narratif. J'ai donc opté pour des chapitres thématiques qui suivent l'histoire de l'humanité : l'invention du langage, puis "Les pieds sur terre", "La tête dans les étoiles", l'art, le sport, jusqu'aux réseaux sociaux. On prend des mots partout : l'arabe avec le café, le chinois, les langues amérindiennes et africaines, le latin, le grec. En même temps qu'on a regardé le monde, on a mis des mots dessus. J'essaie de voir ce qu'ils disent de notre façon de le voir. Tous les thèmes n'ont pas pu entrer : il y aura sûrement un deuxième tome. »*

## Comment s'est passé le travail avec Joseph Falzon ?

*« J'ai adoré. Ce n'est pas son premier livre, mais c'est le mien, et passer de vidéos très courtes à l'écriture, avec ses doutes et ses réécritures, n'a pas été simple. Puis nous avons trouvé notre rythme : j'envoyais un chapitre, Joseph proposait des gags et des jeux de mots, puis nous les disposions*





© S.Grimaud & J.Falzon, Casterman.

*ensemble. Il ne s'agissait pas que le dessin répète le texte, mais d'instaurer un ping-pong entre nous. Nos deux avatars se promènent dans une forêt des mots : lui est le naïf, moi l'obsessionnel de l'étymologie qui donne les racines de tout ce qu'on croise. »*

## Pourquoi ce titre, *La Curieuse histoire des mots* ?

*« C'est un clin d'œil à mon pseudo, mais pas seulement. On dit que la curiosité est un vilain défaut, c'est vrai de la curiosité indiscrète. Or cura, en latin, c'est le souci, le soin que l'on porte aux choses. Être curieux, c'est être soucieux de ce qui nous entoure, donc de ces mots qu'on manipule tous les jours sans les regarder. Prenez le mot "copain" : c'est celui avec qui on partage son pain. Le "compagnon" est la forme plus ancienne, et l'expression "rompre le pain" existe encore pour dire faire la paix. C'est l'histoire des mots, mais aussi celle des hommes. »*

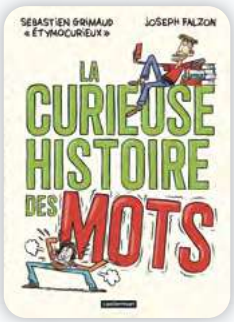
## Avez-vous un mot préféré ?

*« "Obnubilé", que beaucoup déforment en "omnibulé". Ob, comme dans "obstacle", fait barrage ; nubes, c'est le nuage. Être obnubilé, c'est avoir l'esprit couvert de nuages, qui empêche de voir autour. À l'origine, c'est météorologique. Même chose pour "fulgurance" : fulgur, c'est l'éclair. Sur Instagram, je choisis des mots du quotidien, comme "aujourd'hui" ou "grand-mère", et ceux qui ont changé de sens : "formidable" voulait dire effrayant, chez Victor Hugo encore. »*



© S.Grimaud & J.Falzon, Casterman.

## CONCOURS




**Sébastien Grimaud & Joseph Falzon,**

*La Curieuse histoire des mots,*

Casterman, 19€.

.....

Pour remporter l'un des 5 exemplaires de *La Curieuse histoire des mots,* rendez-vous jusqu'au 14 décembre sur le site **entrees-libres.be**.

## Vous citez des régionalismes. La langue appartient-elle à tous ?

*« Évidemment. Les Français peuvent être exclusivistes, alors que 60 % des francophones vivent en Afrique ! La langue vit, qu'on le veuille ou non : "amour" était féminin au Moyen Âge. Le but est de déculpabiliser le rapport à la langue et de s'amuser des différences. Le livre cite le québécois, l'occitan, le breton, et il y en aura d'autres dans les prochains. »*

## Votre livre intéresse-t-il les enseignants ?

*« Oui, beaucoup de profs me suivent et m'écrivent. Certains l'ont commandé pour leur bibliothèque à l'école, d'autres montrent mes vidéos en classe, comme une petite confiserie. J'en suis honoré, car j'ai été professeur. Cela ne remplace pas leur travail, c'est complémentaire. Le latin, qu'on envisage d'alléger, est pourtant très précieux : on comprend et on apprécie bien mieux le français quand on en a des bases. »*

## Un dernier mot pour les lecteurs ?

*« Ce livre n'est pas vide : on y apprend, tout en s'amusant. Une instructive récréation, en somme. »*



▪ **Pauline Jans**




**Luc Leens,**

*Manuel d'humour citoyen — Préface de Bruno Coppens,*

Academia, 19 €.

## SÉRIEUX S'ABSTENIR

Et si l'humour devenait un outil de changement ? Harceleurs, chauffards, mauvais payeurs, dépôts sauvages… Fort de trente ans de combats citoyens, victorieux comme perdus, Luc Leens raconte une quinzaine d'actions menées — avec un humour décalé — sans moquerie ni humiliation, et le plus souvent couronnées de succès. Sans promettre de miracle (l'efficacité diminue face à des problèmes complexes ou à des adversaires puissants), l'auteur prouve que le rire fait un bien fou et peut être un antidote à la bêtise et à la haine. Récits, théorie, mode d'emploi et exercices : on lit l'ouvrage à sa guise. Un manuel inspirant qui remet l'humour à sa juste place, celle de la légèreté dans un monde qui en manque, et redonne au citoyen confiance en sa capacité d'agir.




**Maria Rosaria Compagnone et Grégoire Mabire,**

*Une fête sous les feuillages,*

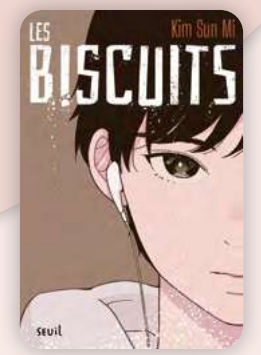
Larousse Jeunesse, 16,99 €.

## LA RECETTE DE L'AMITIÉ

Aujourd'hui, c'est la grande fête de l'automne ! Gaufrette la belette rend visite à ses amis pour réunir les ingrédients d'une tarte extraordinaire : *« crousticroquifondante »* !

Mais lorsque sa tarte brûle, tout semble perdu… Heureusement, ses amis sont là : *« Rater une tarte, ce n'est pas une raison pour rater une fête ! »*

Après *La petite voleuse de politesse*, Maria Rosaria Compagnone signe un album sentant bon la forêt, à lire au coin du feu. Les illustrations foisonnantes de Grégoire Mabire invitent à une lecture lente, à scruter dans les moindres détails. Une ode à l'amitié, à l'entraide et au partage, à savourer sans modération.




**Kim Sun Mi, traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung,**

*Les biscuits,*

Seuil, 15.90€.

## *LES BISCUITS* : REDONNER CORPS AUX INVISIBLES

Avec *Les biscuits*, la Coréenne Kim Sun Mi livre un roman jeunesse sensible et profondément humain. Jeseong est hypersensible aux bruits et capte ce que nous ne percevons pas. Il possède un don particulier : il peut voir et entendre les *« biscuits »*, ces personnes que la solitude, les blessures ou l'indifférence rendent, peu à peu, invisibles aux yeux du monde. Alors que Jeseong tente de leur venir en aide, il doit lui-même composer avec les tensions familiales, le harcèlement scolaire et le regard méfiant de ceux qui doutent de sa santé mentale.

Entre réalisme et fantastique, l'autrice crée une atmosphère douce-amère, empreinte d'émotion et d'espoir. Première de ses œuvres traduite en français, ce récit offre également une immersion dans la société sud-coréenne. Accessible dès 12 ans, ce roman constitue un excellent support pour aborder les questions de harcèlement, de santé mentale, d'estime de soi et d'inclusion. Une lecture touchante qui parlera autant aux adolescents qu'aux adultes.




**Carbone et Sophie Ruffieux,**

*Nous sommes ici tous réunis,*

Soleil, 20,50 €.

## FAIRE SON DEUIL, ENSEMBLE

Margot, Louise et Antoine se retrouvent dans la maison d'enfance après la mort brutale de leur mère. Entre obsèques à organiser, succession à régler, objets à partager et albums photos à feuilleter, les souvenirs ressurgissent, tout comme les rancœurs et les secrets. Cette BD aborde le deuil sous tous ses angles : le chagrin, mais aussi les choix très concrets (cercueil ou urne, textes, musique) et les formalités chez le notaire.

Carbone, scénariste de *La Boîte à musique,* raconte tout cela avec un réalisme saisissant et sobre à la fois, complété par le dessin délicat et expressif de Sophie Ruffieux. Une chronique intime et universelle sur le deuil d'une mère et les liens fraternels.

# LE RÔLE CLÉ DE LA DIRECTION D'ÉCOLE :

## INTERFACE ENTRE LES PERSONNES, L'ORGANISATION ET LES VALEURS DU PROJET ÉDUCATIF

**Enseignant durant 30 ans, directeur d'une école secondaire, chercheur au Girsef[1], formateur et accompagnateur des équipes éducatives lasalliennes, Jean-Pierre Jossen est désormais également docteur en sciences de l'éducation. Au cœur de sa thèse de doctorat[2], une question fondamentale : dans un environnement fragile et incertain, comment, en tant que directeur d'école, poser des choix éclairés et définir les priorités pour bien conduire collectivement son établissement ?**

Ancrée dans la réalité de terrain, cette recherche met d'abord en évidence un contexte scolaire où les vulnérabilités des personnes et la fragilité de l'institution se renforcent mutuellement. Des élèves en perte de sens, éprouvant des difficultés d'orientation ou d'engagement, des enseignants confrontés à l'épuisement professionnel et au manque de reconnaissance, des directions isolées ou démunies face à la multiplication de leurs responsabilités, à la complexification des tâches administratives et à l'agressivité à laquelle elles sont exposées... Autant de vulnérabilités individuelles exacerbées par une accumulation de réformes et des tensions organisationnelles qui fragilisent l'institution scolaire elle-même.




**Jean-Pierre Jossen,**

*Sociétés en crises, institutions fragilisées et traditions spirituelles : la direction d'école comme activateur de la culture d'établissement.*

1. Groupe interdisciplinaire de Recherche sur la Socialisation, l'Education et la Formation (UCLouvain).

2. J.P. Jossen, *Sociétés en crises, institutions fragilisées et traditions spirituelles. La direction d'école comme activateur de la culture d'établissement*, Travail de recherche interdisciplinaire en philosophie et sciences de l'éducation, Collection de thèses de l'Université catholique de Louvain, 2026.

## La direction comme « *interface* », l'éthique comme cadre

Dans ces conditions, comment une direction d'école – envisagée comme l'interface entre les personnes, l'organisation et les valeurs qui fondent le projet éducatif – peut-elle malgré tout favoriser une mise en mouvement, une participation harmonieuse, un sentiment d'appartenance, une culture organisationnelle ?

En réponse à cette question, Jean-Pierre Jossen identifie une série de postures, constitutives d'un leadership éthique et de nature à lutter contre la fragilisation de la communauté éducative :

- un pilotage et une communication protégeant l'institution tout en garantissant le respect du cadre légal et des valeurs fondatrices,
- une triple attention (à soi, à l'autre et aux autres), privilégiant l'empathie et la reconnaissance de la dignité de chacun,
- une volonté de comprendre ensemble, de donner du sens aux pratiques professionnelles, en se référant aux valeurs du projet éducatif,
- un accompagnement des équipes passant par la co-construction et la responsabilisation plutôt que par la contrainte et basé sur une relation de réciprocité et d'exemplarité.

Regroupées sous l'acronyme CASA (Conduite, Attention, Signification et Accompagnement), ces postures permettent ensuite de définir un mode d'intervention en six phases clés mobilisables en situation de crise ou d'incident critique : réagir, rencontrer, comprendre, communiquer, sanctionner (lorsque cela s'avère nécessaire) et accompagner.

## Face aux crises, cultiver le sens et la responsabilisation

S'appuyant à la fois sur des entretiens individuels, des focus-groupe et une analyse de projets éducatifs, la thèse de Jean-Pierre Jossen fait ainsi émerger toute la complexité du rôle des directions, chargées de traduire des principes institutionnels en pratiques concrètes, tout en veillant simultanément au bien-être des individus, à la qualité des relations professionnelles et à la pérennité de l'institution.

Elle met ainsi en évidence l'importance, face aux crises, de replacer l'humain au cœur de la relation en accueillant les vulnérabilités de chacun, d'entretenir un climat d'école soucieux des valeurs du projet éducatif, d'encourager la délibération collective et de partager les responsabilités.

▪ **Maryève Moreau**

# Les Bons Plans




© Besoin d'ErE

## BESOIN D'ERE : UNE SEMAINE POUR VIVRE L'ENVIRONNEMENT À L'ÉCOLE

Envie de faire comprendre les enjeux socio-environnementaux à vos élèves, voire à toute l'école, de chercher des solutions et de passer à l'action, tout en travaillant les savoirs et compétences disciplinaires ? De renouer avec la nature ? Avec Besoin d'ErE (éducation relative à l'environnement), le Réseau IDée aide les écoles secondaires à organiser une semaine d'éducation à l'environnement réjouissante, dynamique et en lien avec les référentiels. Pendant une semaine, tous les élèves d'une année, d'un degré ou de l'école et leurs enseignants approfondissent une thématique environnementale : eau, biodiversité, alimentation et agriculture, énergie, consommation et climat. Ils explorent le sujet au travers d'un programme d'activités d'apprentissage variées : visites, rencontres, ateliers, séances de cours… Le Réseau IDée est présent pour accompagner les écoles dans la conception de leur programme.

**Toutes les infos : le.segec.be/besoindere**



© Bruno-d'Alimonte

## LE BELVUE, BIEN PLUS QU'UN MUSÉE : SON OFFRE ÉDUCATIVE 2026-2027

Situé à Bruxelles, à côté du Palais royal, le BELvue est à la fois le musée de la Belgique et de son histoire et un centre pour la démocratie. Son offre éducative s'adresse à tous les niveaux, de la maternelle au secondaire, y compris à l'enseignement spécialisé. Conçue par un service éducatif, elle propose ateliers, visites guidées et expositions interactives autour de la démocratie et de la citoyenneté, de l'histoire, du climat, des migrations, de la colonisation, de l'éducation numérique et de la justice. Par exemple, *« Les Schtroumpfs de la démocratie »* invite les élèves de la 2e à la 4e primaire à reconstruire le village des Schtroumpfs pour découvrir la démocratie. *« Team4Democracy »* emmène les jeunes dès 10 ans dans les stades de football pour vivre la citoyenneté. La plupart des activités sont gratuites ou à prix abordable : pensez à réserver sans tarder.

Consulter l'offre éducative : **le.segec.be/belvue-offreEd**



© upklyak (magnific)

## PÔLES TERRITORIAUX, CE QUE DIT L'ÉVALUATION

Depuis 2022, les pôles territoriaux soutiennent les écoles ordinaires dans la mise en œuvre des aménagements raisonnables et l'accueil des élèves à besoins spécifiques. Leur évaluation, parue fin août 2026, croise cadre législatif, monitoring, enquêtes, inspection et vérifications comptables. Le bilan est globalement positif, mais le dispositif doit gagner en lisibilité et en efficacité. Recommandations : recentrer les pôles sur le soutien concret en classe, clarifier leurs missions, mieux s'articuler avec les centres PMS et alléger les procédures administratives.

Lire le rapport : **le.segec.be/polesTerritoriaux-evaluation**



© pikisuperstar (magnific)



© Robson Melo (Unsplash)

## FAIRE RÉSONNER LA PAIX DANS LES ÉCOLES

Le 19 mars 2027 à 11 h, les élèves du fondamental sont invités à faire battre les Tambours pour la Paix. Partout en Belgique, des milliers d'enfants se rassembleront dans leur école ou sur une place publique avec des instruments de percussion fabriqués à partir de matériaux de récupération. Chants, rythmes, poèmes et créations porteront un même message de solidarité envers les populations touchées par les conflits armés. Le thème de cette édition, *« S'il te plaît, dessine-moi ta Paix ? »*, invitera les élèves à exprimer leur vision d'un monde plus apaisé, de leur paix.

L'initiative fait particulièrement écho au thème de la Pastorale scolaire du SeGEC consacré à la paix cette année. Une belle occasion de prolonger en classe la réflexion proposée par l'affiche pastorale et de la faire vivre de manière concrète et collective.

**Infos, inscriptions et dossier pédagogique :**
**le.segec.be/tambours2027**

**Ressources de la Pastorale scolaire :**
**le.segec.be/segec-pastorale2627**



© CIPS



© prostooleh (magnific)

## AIDER LES GARÇONS À *« DEVENIR GRANDS »*

En Fédération Wallonie-Bruxelles, 60 % des jeunes qui quittent le secondaire sans diplôme sont des garçons. Le chiffre est avancé par la Fondation Roi Baudouin, qui a publié en octobre l'étude *« Les écarts entre filles et garçons dans l'enseignement »*. Pour passer du constat à l'action, la Fondation lance l'appel à projets *« Devenir grands »*, qui soutient des initiatives de terrain renforçant l'engagement scolaire, la réussite et le bien-être des garçons de 10 à 15 ans en situation de vulnérabilité. Soutenir les garçons les plus fragilisés s'inscrit dans une approche globale de la réussite de toutes et de tous. L'ambition est de soutenir des initiatives qui élargissent les possibilités offertes aux jeunes, questionnent les stéréotypes et contribuent à créer des conditions plus favorables à la réussite et à l'égalité entre filles et garçons.

Menés en classe ou hors de l'école, les projets peuvent mobiliser activités sportives ou culturelles, groupes de parole, mentorat, accompagnement scolaire ou rencontres avec des rôles modèles, en partenariat avec les familles et les acteurs qui entourent les jeunes. Ils doivent s'inscrire dans au moins un des six axes de l'appel :

- réussite par la lecture et l'écrit ;
- espaces de parole et compétences socio-émotionnelles ;
- esprit critique face aux modèles de masculinité en ligne ;
- rôles modèles pluriels,
- sentiment d'appartenance à l'école ;
- relations égalitaires entre filles et garçons.

Avant le 18 janvier 2027, à midi, les écoles fondamentales et secondaires peuvent candidater pour obtenir jusqu'à 15 000 € par projet. Toutes les infos sur l'étude et l'appel à projets : **le.segec.be/devenirGrands**

▪ **Déborah Buekenhoudt**

# MANIF ÉTUDIANTS
## TOUS UNIS CONTRE TROP D'ÉCRANS !




SeGEC
Avenue E. Mounier 100
1200 Bruxelles

bpost
PB-PP | B-46
BELGIE(N) - BELGIQUE